

Extrême-Orient
Extrême-Occident

Extrême-Orient Extrême-Occident

35 | 2013

Les astres et le destin. Astrologie et divination en Asie orientale

Faculté de prévoir. L'astrologie dans les universités indiennes

Faculty of Predicting. Astrology in Indian Universities

Caterina Guenzi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/284>

DOI : 10.4000/extremeorient.284

ISSN : 2108-7105

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2013

Pagination : 141-170

ISBN : 978-2-84292-367-9

ISSN : 0754-5010

Référence électronique

Caterina Guenzi, « Faculté de prévoir. L'astrologie dans les universités indiennes », *Extrême-Orient Extrême-Occident* [En ligne], 35 | 2013, mis en ligne le 01 mai 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/extremeorient/284> ; DOI : 10.4000/extremeorient.284

Faculté de prévoir. L'astrologie dans les universités indiennes

Caterina Guenzi

Lorsqu'on se rend sur le site Internet de la Banaras Hindu University, la plus importante université de Bénarès et l'une des plus réputées d'Inde, on découvre actuellement, dans la page consacrée à la faculté d'études sanskrites, un bandeau tournant de couleur rose affichant le titre «Data Collection Notice for the major project at Jyotish Deptt» [*sic*]¹. Ce bandeau nous propose de télécharger un document mis en ligne par le département d'astrologie (*jyotiṣ vibhāg*) à propos d'un projet de recherche sur le «diagnostic et traitement astrologiques des maladies cardiaques» (*hṛdayarog kā jyotiṣśāstrīya nidān evaṃ upacār*). Financé par la University Grant Commission (UGC), l'agence gouvernementale de la recherche scientifique indienne, ce projet, d'une durée de deux ans, vise à recueillir des données statistiques auprès des cardiopathes afin d'examiner le rapport entre les combinaisons planétaires (*grahayoga*) décrites dans leur horoscope et le développement des maladies. Bilingue hindi et anglais, le document en ligne invite les patients concernés à adresser au responsable du projet, le D^r Tripathi, *assistant professor* au sein du département d'astrologie, les données concernant la date, l'heure et le lieu de leur naissance, ainsi que le type de pathologie développée et le moment de son déclenchement.

L'exemple de l'enquête en ligne menée par le D^r Tripathi introduit d'emblée plusieurs questions à propos de la transmission du savoir astrologique dans le contexte indien. Tout d'abord, celle des modalités d'adaptation à l'institution universitaire d'un savoir brahmanique qui pendant des siècles avait été transmis dans le cadre de la relation personnelle entre maître (*guru*) et disciple (*śiṣya*). Deuxièmement, le soutien financier reçu par l'agence nationale de la recherche nous incite à réfléchir sur le rôle des politiques gouvernementales et les enjeux idéologiques liés à la transmission de l'astrologie dans l'Inde contemporaine.

1. Cette contribution a bénéficié de la relecture de deux rapporteurs, Nalini Balbir et Agathe Keller, que je tiens à remercier vivement pour leurs remarques.

Troisièmement, en raison du procédé statistique qu'elle mobilise, inconnu de la littérature astrologique classique (*jyotiḥśāstra*), cette enquête nous amène à interroger le rapport entre innovation et tradition dans la pratique et la transmission du savoir. Enfin, par le sujet qu'elle traite, les maladies cardiaques, ce projet soulève la question de l'impact des transformations sociétales sur les élaborations théoriques de l'horoscopie à l'époque contemporaine. Un questionnement plus profond relie néanmoins toutes ces interrogations et sera le fil conducteur de cette contribution : quels problèmes particuliers soulève l'étude des processus de transmission de l'astrologie dans le monde indien ? Comment le matériel que nous présentons peut-il apporter un éclairage nouveau à la question de la transmission ? Cette étude s'attache à montrer que la science astrale sanskrite, par son statut épistémologique, par son rôle social et par son rapport à l'orthodoxie brahmanique, a fait l'objet de processus de transmission originaux, qui la distinguent fortement d'autres savoirs de la tradition sanskrite.

Les pratiques d'enseignement et d'apprentissage de l'astrologie seront ici observées à partir d'une enquête ethnographique menée à Bénarès. Bien que notre regard soit celui d'une ethnologue, afin de mettre en perspective le matériel étudié nous considérons également certains processus de transmission concernant les sources sanskrites qui fondent le savoir des astrologues. On s'intéressera ici en particulier aux traités canoniques de la littérature astrale (*jyotiḥśāstra*) qui continuent à être enseignés et étudiés aujourd'hui dans le cadre des diplômes universitaires². Afin de situer l'enseignement académique de l'astrologie dans la longue durée et de comprendre les enjeux qui y sont associés, on prendra également en considération des documents de la période coloniale. Bénarès constitue une ville exemplaire pour l'étude des processus de transmission de la discipline astrale. Comme nous le verrons, en effet, dès la première modernité jusqu'à nos jours, en passant par la période coloniale, ce centre urbain, ville sacrée de l'hindouisme et bastion de l'orthodoxie brahmanique – connu également sous le nom de Kāśī –, ne cesse de constituer un centre d'attraction majeur pour l'apprentissage des sciences astrales. Si l'observatoire astronomique en maçonnerie que le *mahārāja* Jayasiṃha (Sawāi Jai Singh II) y fit bâtir au XVIII^e siècle sur la rive du Gange, et que l'on peut visiter encore aujourd'hui en tant que monument de l'*Archeological Survey of India*, atteste de la grandeur passée de cette tradition, sa vitalité et son renouvellement actuels peuvent être constatés en observant l'activité des quelques centaines de praticiens qui sont

2. Notre approche n'est cependant pas celle d'une philologue. Pour une discussion des questions que soulève l'étude philologique des processus de transmission textuelle dans l'Inde classique, voir Colas et Gerschheimer 2009. À propos de l'étude de la transmission en anthropologie, voir Berliner 2010.

régulièrement consultés dans la ville par des clients venant de toutes les régions de l'Inde³. Parmi les plus réputés, il y a ceux qui, en dehors du titre honorifique de *paṇḍit*, « savant brahmane », peuvent afficher sur leur carte de visite également le titre de « docteur » (« D^r »), attestant ainsi de leur formation universitaire. En effet, même si l'acquisition d'un diplôme académique dans la discipline astrale n'est pas une condition nécessaire à l'exercice de la profession d'astrologue – l'identité brahmanique, la tradition familiale et les recommandations de bouche à oreille étant des gages suffisants de la fiabilité du praticien –, les astrologues ayant accompli des études supérieures en astrologie sont particulièrement appréciés, en raison de l'incontestabilité de leurs compétences et du prestige associé aux études universitaires. Les diplômes de licence, de master et de doctorat sont dispensés par les départements de *jyotiṣa* de la Banaras Hindu University (*Kāśī hindu viśvavidyālaya*) et de la Sampurnananda Sanskrit University (*Sampūrṇānanda saṃskṛta viśvavidyālaya*)⁴. Nous allons alors voir comment l'enseignement dans ces deux départements est animé par une tension constante entre une politique de préservation de la tradition brahmanique et une ouverture à la « modernité ». Un rapide aperçu des lieux nous permet de voir cette tension réifiée dans les ordinateurs et d'autres appareils technologiques qui sont régulièrement utilisés en tant qu'outils didactiques et de recherche d'une part, et, de l'autre, dans l'observatoire en plein air que la Sampurnananda Sanskrit University a fait bâtir en 1991, comme pour afficher la preuve tangible d'une tradition qui reste intacte depuis des siècles, avec des instruments (*yantra*) en maçonnerie qui reproduisent ceux que l'on construisait au XVIII^e siècle sous Sawāī Jai Singh II, et dont les chercheurs et les étudiants universitaires se servent régulièrement pour accomplir des expériences (*prayoga*) et apprendre les principes de leur discipline⁵. Ce même aperçu laisse entrevoir la complexité

3. D'après mon enquête, ainsi que d'après les estimations fournies par Pugh 1983, il y aurait entre trois cents et quatre cents astrologues à Bénarès, pour la plupart hommes et brahmanes. Lors des terrains de recherche menés à Bénarès entre 1995 et 2008, j'ai eu l'occasion de rencontrer une quarantaine de praticiens et de suivre de près le travail d'une douzaine d'entre eux, choisis en fonction de leur réputation et du flux continu et régulier de clients venant remplir leurs maisons ou cabinets.
4. Dans le système d'éducation sanskrite, ces diplômes correspondent aux titres de *śāstrī* (licence), *ācārya* (master), et *vidyāvāridhi* (doctorat).
5. Dédié à la mémoire de Sudhākar Dvivedī, illustre astronome du XIX^e siècle et professeur du Sanskrit College de Bénarès, l'observatoire a été créé dans l'idée de donner une nouvelle vie à l'observatoire Man Singh, aujourd'hui privé de toute fonction scientifique (Sharma 1992). La construction du nouvel observatoire fait partie d'un plus vaste projet de réhabilitation des anciens *jantar-mantar* de l'époque de Sawāī Jai Singh. Le promoteur de ce projet, l'astrologue et chercheur Kalyanadatta Sharma (Singh et Sharma 1978 ; Sharma 1992), fit en effet construire, à partir des années 1980, des observatoires en

et le caractère parfois paradoxal de certaines pratiques de transmission qui, comme dans ce cas, visent à préserver et revivifier la tradition brahmanique à travers la construction d'instruments astronomiques qui, inspirés de ceux de l'observatoire d'Ulugh Beg à Samarcande, témoignent de l'influence de l'astronomie arabo-persane sur le *jyotiṣa*.

Que transmet-on ?

Avant d'entreprendre l'analyse des processus de transmission, il est indispensable de préciser ce qui fait l'*objet* de la transmission. Les modalités d'enseignement et d'apprentissage ne peuvent en effet pas être comprises si l'on fait abstraction du type de savoir transmis, de ses caractéristiques épistémologiques et de sa fonction sociale. Le savoir enseigné dans les universités de Bénarès porte le nom de *jyotiṣa*, littéralement « (étude des) lumières célestes (*jyotis*) ». Il s'agit d'une discipline à la structure très complexe, comprenant plusieurs branches et sous-branches, et dont les origines remontent à l'époque védique. Le *jyotiṣa* est en effet mentionné parmi les six disciplines auxiliaires du Véda, appelées *vedāṅga* (« membres » du Véda) et incluant également la phonétique (*śikṣā*), la grammaire (*vyākaraṇa*), l'étymologie (*nirukta*), la métrique (*chandas*) et la science des instructions concernant l'exécution des rituels (*kalpa*). La fonction auxiliaire de la discipline astrale par rapport au Véda est clairement énoncée dans le *Jyotiṣa-vedāṅga*, le plus ancien traité qui nous soit parvenu dans ce domaine, composé probablement autour de 400 avant notre ère, mais présentant des données astronomiques plus anciennes⁶. D'après ce texte, l'étude du mouvement des astres et l'identification d'un système de calendrier ont pour but « l'obtention des moments propices aux sacrifices » (*yajña-kāla-artha-siddhi*)⁷. Bien que le *jyotiṣa* de l'époque védique soit fondamentalement une science du calendrier, purement astronomique, qui ne mentionne de prédictions d'aucune sorte, le rapport d'interdépendance avec l'orthodoxie brahmanique est fixé d'emblée et restera constant jusqu'à aujourd'hui : la discipline astrale est indispensable

pierre également dans les villes de Haridwar, Delhi et Ayodha, ainsi que sur les collines aux alentours de Jaipur (je remercie Ch. Minkowski et S. R. Sarma de m'avoir transmis ces informations concernant les autres observatoires bâtis par K. Sharma).

6. À propos du *Jyotiṣa-vedāṅga* ou *Vedāṅga-jyotiṣa*, sa datation et ses différentes éditions, voir Kuppanna Sastry et Sarma 1985, ainsi que Pingree 1981 : 9-10 et Plofker 2009 : 35-40.
7. Il existe deux principales recensions du *Jyotiṣa-vedāṅga* : l'*Ārca-jyotiṣa* ou *Rg-jyotiṣa-vedāṅga* (RJV), de 36 vers, qui appartient au R̥gveda et est attribuée à Lagadha (ou Śuci reprenant Lagadha) ; le *Yājñuṣa-jyotiṣa-vedāṅga* (YJV), de 44 vers, probablement plus tardive et appartenant au Yajurveda. Le passage cité correspond à RJV 3 et YJV 2.

à l'exercice de la prêtrise car elle permet d'identifier les moments appropriés (*muhūrta*) pour l'exécution des rituels. Tout prêtre brahmane se doit donc de connaître les fondements de la science du calendrier. La légitimité et l'utilité de ce savoir, de nos jours comme par le passé, sont donc pleinement reconnues par les représentants de l'autorité religieuse hindoue, les brahmanes, et cela a une grande importance pour l'étude des processus de transmission.

Un autre aspect qu'il faut prendre en considération lorsqu'on examine les pratiques de transmission de la discipline astrale et qui marque une différence majeure par rapport à d'autres savoirs de la tradition brahmanique – tels que la grammaire, la philosophie ou la science rituelle – est l'ouverture aux influences étrangères, l'échange avec d'autres traditions astrales et l'emprunt de termes et de concepts venus d'autres langues telles que le grec, le persan et l'arabe en particulier. Comme l'ont montré les travaux de D. Pingree (1976, 1978, 1981), un tournant majeur dans l'histoire du *ḥyotiṣa* a lieu aux premiers siècles de notre ère lorsque des traités astrologiques grecs sont traduits en sanskrit par des représentants de la communauté des Yavana (Grecs) dans les satrapies de l'Inde nord-occidentale⁸. Ces traductions introduisent en Inde une technique astrologique nouvelle, l'horoscopie natale (*jātaka*), centrée sur l'observation du mouvement des planètes (*graha*) – parmi lesquelles on compte soleil et lune – à travers les douze signes zodiacaux (*rāṣi*) et les douze maisons du ciel (*bhāva*). Les planètes, qui n'avaient qu'un rôle très marginal dans la littérature sanskrite antérieure au début de notre ère, viennent occuper une place majeure (Yano 2003 et 2004).

L'emprunt de concepts d'origine étrangère ne se fait néanmoins pas sans embarras, car au sein de l'orthodoxie brahmanique, l'étranger est considéré comme un *mleccha*, un « barbare » dont il faut éviter le contact. Afin de ne pas compromettre le statut et la réputation de l'astrologue/astronome, des stratégies sont alors mises en place afin de « camoufler » l'origine étrangère et de rendre les termes autochtones. Ainsi, par exemple, le nom sanskrit de l'horoscopie, *horā*, est une transcription phonétique du mot grec ὥρα⁹. Varāhamihira fournit

-
8. Ainsi, le *Yavana-jātaka*, « Horoscopie (*jātaka*) des Grecs », composé en 149/150 par Yavaneśvara (« le Seigneur des Grecs ») à la cour de Ujjain (Ujjayinī), est la traduction d'un traité grec rédigé en Égypte au début du deuxième siècle. Bien que le traité de Yavaneśvara ne nous soit pas parvenu, nous disposons de sa version versifiée et adaptée, le *Yavana-jātaka* de Sphujidhvaja, composée en 269/270 (Pingree 1978). Un troisième texte, attribué à Satya et cité par la postérité, a été perdu.
 9. Dans les traités d'horoscopie sanskrits, l'emprunt de concepts étrangers se fait selon trois modalités : a) par transcription phonétique ; b) par traduction littéraire ; c) par traduction « analogique ». Ainsi, dans le cas du grec, nous avons par exemple : a) *drekāna*, les décans, du grec δεκανός ; b) *kumbha*, « verseau », du grec υδροχόος ; et c) *graha*,

néanmoins l'étymologie suivante du terme *horā* : «Ce qu'on appelle *horā*, certains [sages] affirment, est une corruption du mot *aho-rātra* [= le jour et la nuit] auquel on aurait enlevé la première et dernière syllabe»¹⁰.

Lors de la transmission des traités d'horoscopie, la matrice théorique allochtone est progressivement transformée et élaborée afin d'être adaptée aux particularités culturelles et sociales du contexte indien. Les plus anciens traités d'horoscopie sanskrite contiennent déjà de nombreuses adaptations de l'original grec à la culture hindoue. La théorie hellénistique de l'horoscope s'y trouve enrichie non seulement des vingt-sept *nakṣatra* (maisons lunaires) de l'astrologie védique, mais également de passages qui mentionnent la théorie de la réincarnation, les quatre *varṇa* qui composent la société (*brāhmaṇa*, *kṣatriya*, *vaiśya* et *śūdra*), les différentes sectes d'ascètes hindous et bouddhistes, l'iconographie de Śiva, de Lakṣmī et d'autres divinités, ainsi que les catégories propres à la théorie médicale ayurvédique¹¹. Ces adaptations deviendront de plus en plus nombreuses dans la littérature astrologique successive, le squelette gréco-babylonien de la théorie de l'horoscope prenant progressivement corps dans une chair hindoue. Ainsi, les planètes (*graha*) acquièrent des traits anthropomorphes et des attributs iconographiques propres aux divinités hindoues et passent du nombre de sept – Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne – à neuf, suite à l'introduction de Rāhu, le démon de l'éclipse, au début du VI^e siècle, et de Ketu, la personnification des comètes, au début du VII^e siècle (Markel, 1995)¹². Le processus d'adaptation et d'appropriation de la théorie de l'horoscope au sein de la littérature sanskrite apparaît également dans le développement et la sophistication de techniques horoscopiques telles que le calcul de la longévité (*āyurdāya*), le système de subdivision (*varga*) des signes, la théorie des aspects (*dṛṣṭi*), et le système des périodes planétaires (*daśā*), qui acquièrent des caractéristiques propres et une importance particulière au sein de l'horoscopie transmise dans la tradition sanskrite.

«saisisseur», qui remplace *πλανήτης*, «errant». Dans le cas c), les auteurs des traités sanskrits ont cherché dans la culture locale des concepts correspondants à ceux décrits dans les traités grecs, tout en changeant la signification littéraire des mots. Les *graha* étaient en effet des puissances démoniaques, des agents de possession, déjà mentionnés dans l'épopée et dans la littérature ayurvédique et ont pris une signification astrologique dans les traités d'horoscopie.

10. *Horā iti aho-rātra-vikalpam eke vāñchanti pūrva-apara-varṇa-lopāt*(*Bṛhat-jātaka* I, 3a).
11. Pour ce dernier aspect, voir Zimmermann 1981.
12. Ces deux démons de la mythologie hindoue viennent représenter, dans la théorie astrologique, les nœuds lunaires ascendant et descendant, correspondant aux points d'intersection entre l'orbite de la lune et le cercle de l'écliptique.

Une troisième caractéristique qu'il faut garder à l'esprit lorsqu'on considère le processus de transmission des sciences astrales sanskrites est la complexité épistémologique du *jyotiṣa*. Depuis le sixième siècle de notre ère, lorsque l'astrologue-astronome Varāhamihira systématisait les principes et les divisions de la discipline, le *jyotiṣa* se compose de plusieurs branches (*skandha*) telles que les mathématiques (*gaṇita*), l'astronomie (*siddhānta*), l'astrologie (*horā* ou *phalita*) et la divination ou lecture des présages (*saṃhitā*)¹³. Ces branches se divisent à leur tour en plusieurs spécialités : l'astrologie, par exemple, comprend l'horoscopie natale (*jātaka*), l'astrologie des interrogations (*praśna*) et l'astrologie des élections ou des « moments appropriés » (*muhūrta*). Cette dernière inclut à son tour deux sections – les mariages (*vivāha*) et les expéditions militaires (*yātrā*). Malgré la diversité des domaines traités et des méthodes d'investigation utilisées, l'ensemble de ces branches constitue un tout cohérent car il définit le domaine de compétence de l'astrologue/astronome (*jyotiṣī*). Nous verrons néanmoins que, à partir de la période coloniale et avec la progressive affirmation du paradigme scientifique moderne, l'éclectisme épistémologique de la discipline a profondément affecté le processus de transmission de la discipline, certaines branches étant reconnues comme plus valides que d'autres et leur enseignement étant privilégié à une certaine époque.

L'évolution et le rapport entre les différentes branches ne relèvent cependant pas seulement de critères épistémologiques, mais aussi du contexte social et historique dans lequel le métier d'astrologue est pratiqué. Nous en venons ici à la dernière caractéristique de la discipline qu'il faut souligner afin de comprendre les processus de transmission : son utilité pratique. À la différence d'autres savoirs brahmaniques, la science astrale avait et continue à avoir maintes applications pratiques dans le domaine, non seulement du rituel, mais aussi de la santé, du travail, de la famille ou de la politique. La valeur attribuée à chacune des branches au sein de la discipline astrale varie ainsi de manière importante selon l'usage qu'on en fait aux différentes époques. L'astrologie militaire (*yātrā*) jouait par exemple un rôle crucial à l'époque de Varāhamihira, ainsi que sous les empereurs moghols, et était comptée parmi les branches principales de la discipline, alors qu'elle a de nos jours pratiquement disparu. Tout pareillement, dans les cours royales de l'époque ancienne et médiévale, la *saṃhitā* – l'inspection des présages – était tenue pour indispensable au bon fonctionnement du royaume (Inden 1985). Elle a un rôle beaucoup moins important de nos jours, car le « patron » (*vajamāna*) qui garantit la subsistance de l'astrologue n'est plus le roi commanditant des prédictions collectives

13. Pour une étude des techniques d'apprentissage et de transmission des savoirs mathématiques et astronomiques, voir Yano 2006.

– à propos du royaume, de l’armée, des régions et des populations – mais les familles de classe moyenne ou haute qui demandent des consultations à l’échelle individuelle ou familiale, et que les astrologues satisfont généralement à travers la lecture de l’horoscope et de l’almanach¹⁴. L’horoscopie (*horā, phalita*) s’affirme de nos jours comme la branche dominante également par rapport aux mathématiques (*gaṇita*) et à l’astronomie (*siddhānta*), ces dernières offrant très peu de débouchés professionnels lorsqu’elles ne sont pas étudiées et pratiquées dans le cadre des sciences modernes.

Le développement des branches de la discipline varie également en fonction des traditions régionales. Ainsi, par exemple, l’Inde nord-occidentale, et en particulier le Gujarat, en raison de sa position frontalière, a été le berceau d’importants échanges avec les savoirs astrologiques grecs et arabes. C’est dans cette région que non seulement l’« horoscopie des Grecs » (*Yavana-jātaka*) a été assimilée et diffusée au début de notre ère, dans les satrapies établies par Alexandre, mais aussi, à partir du treizième siècle, une forme d’horoscopie riche en éléments arabo-persans a été élaborée dans la péninsule du Saurāṣṭra, où la cohabitation avec les marchands musulmans était intense (Pingree 1997). Appelée *tājika* – du Pahlavī *tāzīg*, « arabe » –, cette forme particulière d’horoscopie natale (*jātaka*), rédigée en sanskrit et combinant à la fois des notions indiennes et arabo-persanes, sera diffusée dans les siècles successifs à travers les cours de l’empire moghol, atteignant ainsi les différentes régions de l’Inde¹⁵. Une autre particularité qui caractérise la tradition astrale au Gujarat et son ouverture aux milieux non-brahmaniques est l’implication de moines jainas dans la composition de textes de *jyotiṣa*, attestée aussi bien à la période ancienne, dans le domaine de la *saṃhitā*, que pendant la période médiévale, sous le règne des Caulukya, par des auteurs de traités de *muhūrta* (Pingree 1981).

Du point de vue des conformations régionales, le Kerala est bien connu pour les développements sophistiqués dans le domaine des mathématiques (*gaṇita*) accomplis au sein de l’école (*guru-paramparā*) de Mādhava entre le xiv^e et le xvii^e siècles. La science astrale pratiquée dans cette région se caractérise également par l’importance accordée à la branche du *praśna* (« interrogations »), comme l’atteste non seulement la production textuelle des siècles derniers, mais

14. Les astrologues continuent de nos jours à être consultés par les élites politiques, mais afin de prédire leur avenir individuel ou familial plutôt que celui du pays qu’elles dirigent.

15. La technique *tājika*, appliquée aussi bien à l’horoscopie natale (*jātaka*) qu’à l’astrologie des interrogations (*praśna*), est de nos jours considérée comme partie intégrante du *jyotiṣa* et est utilisée par les astrologues des différentes régions de l’Inde, notamment pour l’interprétation des « prévisions annuelles » (*varṣaphala*). À Bénarès, la formation universitaire en *jyotiṣa* prévoit l’étude du *Tājika-nīlakaṇṭhī*, un traité de *tājika* composé à Bénarès en 1587 par Nīlakaṇṭha.

aussi l'utilisation particulière de cette technique divinatoire dans la gestion des temples (Tarabout 2002). Au Tamil Nadu, une spécialité divinatoire appelée *nāḍī jyotiṣa* a été élaborée sur la base d'un corpus textuel contenant une collection d'horoscopes sur feuille de palmier et composé probablement à partir du xvii^e siècle (Gansten 2003). Cette littérature a de nombreux points communs avec les traités de *jātaka* du point de vue conceptuel, mais s'en distingue en ce que, plutôt que d'illustrer les règles théoriques de l'horoscopie, elle présente une séquence de cas empiriques. L'astrologue doit identifier le texte correspondant à son client dans une série d'horoscopes déjà rédigés et prêts à l'emploi¹⁶. Bien que le *nāḍī jyotiṣa* soit de nos jours présenté (et vendu aux touristes) comme étant une tradition tamoule (« millénaire »), le corpus textuel sur lequel il se base a été rédigé, en plus du sanskrit, en plusieurs langues sud-indiennes, ce qui fait penser à une origine commune à toute la région dravidienne (Gansten 2003). Une technique horoscopique similaire, basée sur le même principe, existe également en Inde du Nord et se réfère à la *Bhṛṅgu-saṃhitā*, traité composé probablement autour du xvi^e siècle et contenant une collection de milliers d'horoscopes individuels (Pingree 1981). Les variations régionales des savoirs astraux et divinatoires restent cependant largement inexplorées aussi bien du point de vue historique qu'anthropologique, et nous espérons que des recherches futures viendront éclairer maints aspects des formes locales du *jyotiṣa*.

Outre les développements régionaux, il existe certaines villes ou districts où les études astrales et divinatoires connurent à une certaine époque une floraison exceptionnelle. La vitalité d'une tradition locale s'explique souvent en raison de la présence de familles de *jyotiṣt* particulièrement prolifiques, transmettant leur savoir de génération en génération. Tel est le cas de Pārthapura, sur le fleuve Godavari, dans l'actuel Maharashtra, où deux lignages de brahmanes donnèrent, entre le xiv^e et le xvii^e siècle, plusieurs auteurs – Jñānarāja, Sūryadāsa, Gaṇeśa, Vīreśvāra, et d'autres encore – dont les œuvres ont marqué l'histoire des études astrales de la première modernité (Minkowski 2002). Néanmoins, la vitalité d'une tradition locale était également strictement liée à la présence de généreux patrons s'engageant dans la promotion du travail des *jyotiṣt*. Si de nos jours le patronage a été partiellement remplacé par le cadre institutionnel des universités, dans le passé, les *mahārāja* hindous et les empereurs moghols jouaient un rôle fondamental dans le développement des activités locales des astronomes/astrologues. Le cas le plus connu de patronage est celui du *mahārāja* Jayasiṃha (Sawāi Jai Singh II), souverain des cours royales d'Amber et de

16. De nos jours, l'identification de l'horoscope approprié se fait par impression du pouce de la main droite, mais l'ancienneté de cette technique ne semble pas être attestée (Gansten 2003).

Jaipur dans la première moitié du XVIII^e siècle. Ce passionné et érudit promoteur de la science des astres fit construire cinq observatoires astronomiques dans les villes de Delhi, Jaipur, Ujjain, Mathura et Bénarès, tout en soutenant la collaboration entre les astronomes hindous, musulmans et jésuites invités à sa cour et en encourageant la traduction de traités arabes et latins en sanskrit (Sarma 1998 et 2009). Tout comme Jayasiṃha soutint le travail des astronomes musulmans, les souverains des cours mogholes promurent longtemps celui des brahmanes *jyotiṣṭ*, qui étaient régulièrement employés dans leurs cours en tant qu'astrologues/astronomes royaux (*jyotiṣa-rāja*, en sanskrit, ou, en persan, *jotik rāi*). Un cas exemplaire est celui de l'empereur Akbar, mécène de savants de tous horizons, sous le patronat duquel fleurirent les travaux du très prolifique Nīlakaṇṭha, nommé « astrologue royal » (*jyotiṣarāja*), ainsi que de son frère Rāma, auteur du célèbre traité *Muhūrta-cintāmaṇi* (Pingree 1997).

Nīlakaṇṭha et son frère Rāma s'installèrent et composèrent leurs œuvres à Kāśī (Bénarès) dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, lorsque la ville était gouvernée par le roi Ṭoḍaramalla, ministre d'Akbar. Leur cas est loin d'être isolé. À partir du XVI^e siècle, Kāśī devient en effet un centre d'attraction pour les *jyotiṣṭ* d'autres régions de l'Inde. L'histoire de la littérature astrale témoigne de plusieurs lignées de brahmanes *jyotiṣṭ* – la plupart originaires du Maharashtra – se rendant à Bénarès afin d'obtenir une formation auprès d'un maître, et fondant ensuite une lignée d'astronomes et astrologues dans la ville¹⁷. Du XVI^e au XVIII^e siècle, Bénarès remplissait en effet les trois conditions favorisant une concentration locale de *jyotiṣṭ* – la présence de familles spécialisées dans le domaine, la renommée de certains maîtres, le patronage – et, comme dans d'autres domaines du savoir brahmanique, la ville s'imposait progressivement comme la capitale des études sanskrites. Cette réputation, nous le verrons dans les pages qui suivent, ne fit que croître sous la domination britannique, bien que d'importants changements se fussent produits au niveau de la transmission et de la production du savoir astral.

L'enseignement d'un savoir « utile »

La période coloniale est vectrice d'importants changements dans les processus de transmission de la science astrale à deux niveaux. À un niveau institutionnel d'abord, du fait de la création des universités, elle établit des nouvelles formes de transmission du savoir où la relation personnelle entre maître et disciple (*guru-śiṣya paraṃparā*) n'est plus au cœur du dispositif d'enseignement. De l'autre, à un niveau idéologique, du fait de l'affirmation progressive de la science moderne

17. À ce propos, voir les généalogies établies par Pingree 1981 : 125-127.

en tant que paradigme de connaissance dominant, elle introduit une fracture entre les savoirs « scientifiques » et les « superstitions » au sein du *jyotiṣa*. Le cas des universités de Bénarès nous permettra d'observer de près comment prennent forme ces changements et les débats qu'ils provoquent entre administrateurs britanniques et savants brahmanes à la période coloniale.

La fondation de la Sampurnananda Sanskrit University (SSU) et de la Banaras Hindu University (BHU) est intimement liée à la réputation de Bénarès comme centre de la culture sanskrite et de l'orthodoxie brahmanique¹⁸. Aussi bien le Benares Sanskrit College – qui deviendra au xx^e siècle la SSU – que la BHU jouent, dans leur diversité, un rôle majeur dans l'histoire indienne en tant que centres de nationalisation, standardisation et institutionnalisation des traditions religieuses hindoues¹⁹. Selon le projet éducatif sous-jacent à la création de ces deux établissements, la culture sanskrite représente la plus haute expression non seulement de l'hindouisme, mais aussi de l'indianité. En tant que tradition sanskrite et brahmanique, le *jyotiṣa* est intégré aux programmes de ces deux établissements dès leur création. Cependant, en raison de son éclectisme épistémologique, le *jyotiṣa* subit un processus d'institutionnalisation particulier, qui le différencie des autres études sanskrites.

Le Benares Sanskrit College, fondé sous le patronage britannique en 1791 par Jonathan Duncan, Résident de la Compagnie orientale des Indes, fut créé dans le but de préserver et cultiver « the Laws, Literature and Religion of that [Hindoo] nation, at this centre of their faith [=Benares] »²⁰. Duncan attribuait aux brahmanes de Bénarès la plus haute autorité en matière religieuse, légale et littéraire, et visait à préserver, à institutionnaliser et à contrôler leur savoir (Dalmia 1997 ; Dodson 2007). Dans ce but, les méthodes traditionnelles d'apprentissage, basées sur la transmission de la connaissance de maître à disciple – *guru-śiṣya-paramparā* – devaient être transformées (Kumar 1997). La relation personnelle entre maître et disciple allait être remplacée par le rôle des institutions dispensant des cours et des diplômes standardisés. Le processus d'adaptation des formes traditionnelles aux nouvelles méthodes rencontra néanmoins de nombreux obstacles, engendrant des problèmes pédagogiques et de corruption, ainsi que des conflits idéologiques

18. Bien que la renommée de la ville soit attestée déjà à l'époque prémoderne et soit amplement décrite dans la littérature puranique, les politiques éducatives du gouvernement britannique contribuent de manière fondamentale à alimenter et à amplifier le prestige brahmanique de Bénarès (Dalmia 1997).

19. Pour une histoire détaillée du Benares Sanskrit College (qui devint au xx^e siècle la Sanskrit University), on renvoie aux études de Dalmia 1996, 1997 et surtout de Dodson 2002, 2007 ; pour la Banaras Hindu University, voir Dar et Somaskandan 1966 et Renold 2005.

20. Nicholls 1907 : 1.

qui opposèrent les autorités coloniales aux pandits brahmanes dans les décisions relatives au programme des cours. Pour les autorités coloniales voulant réformer et restructurer l'apprentissage traditionnel sanskrit, l'enseignement du *jyotiṣa* allait soulever d'épineuses questions.

Dans le programme établi par Duncan au Sanskrit College en 1791, le « Jyotish » était présenté comme une discipline portant sur « Astronomy, Geography and pure Mathematics » (Nicholls 1907 [1848]: 3); l'astrologie et la divination n'étaient pas mentionnées alors que, comme nous avons vu, elles sont partie intégrante de la discipline astrale telle qu'elle apparaît dans la littérature sanskrite. Selon les administrateurs britanniques, les branches astronomique et mathématique du *jyotiṣa* – *siddhānta* et *gaṇita* – représentaient la plus haute expression de l'esprit scientifique et rationnel de la culture brahmanique et leur étude devait donc être encouragée. Ces savoirs étaient utilisés par les administrateurs coloniaux en tant qu'outil didactique permettant la « greffe » (*engraftement*) de la science moderne et de la « connaissance utile » (*useful knowledge*) en Inde²¹. L'astrologie et la divination, en revanche, étaient tenues pour des croyances superstitieuses et irrationnelles, expression la plus infime et dégénérée de la tradition brahmanique²².

Toutefois, pendant les premières décades du XIX^e siècle les superviseurs britanniques du Sanskrit College réalisèrent non seulement que les pandits préposés à l'enseignement du *jyotiṣa* dispensaient des cours en toutes les branches de la discipline astrale, mais aussi que les sujets astrologiques – *phalita* et *samhitā* – étaient parmi les plus populaires auprès des étudiants. Ainsi, dans son rapport de 1839, le superintendant du Sanskrit College observa à propos de l'enseignement du Jyotish :

-
21. À ce propos, bien connue est l'expérience pédagogique menée par l'officier colonial Wilkinson à Sehore (Maharashtra). Dans son école, fondée en 1839, les *siddhānta* (traités astronomiques) étaient enseignés dans un but propédeutique, afin de préparer les étudiants à l'apprentissage des concepts et des méthodes de la science moderne (Wilkinson 1834). À propos de cette expérience éducative, voir Sarma 1995-1996, Bayly 1996, Prakash 1999, Minkowski 2001 et Dodson 2007; pour une étude de la notion de « connaissance utile » dans les projets éducatifs menés par les Britanniques en Inde, voir Dodson 2002.
 22. L'intéressante étude de M. Harrison, « From medical astrology to medical astronomy: sol-lunar and planetary theories of disease in British medicine, c. 1700-1850 » (Harrison 2000) montre que l'attitude des Britanniques à l'égard de l'astrologie n'a pas toujours été de ferme condamnation. Bien au contraire, au XVIII^e siècle, les médecins britanniques installés en Inde portent un grand intérêt à l'astrologie médicale. Dans leurs recherches, l'influence des astres sur la santé, et en particulier du soleil et de la lune, est étudiée dans des termes compatibles avec la physique mécaniciste newtonienne.

The study of Mathematics is at a very low ebb and I fear but little improvement can be hoped, for the pupils appear to evince scarcely any desire for strictly scientific attainments; *their chief object appears to be the acquisition of Astrology and they learn little of Algebra and Astronomy with the view of using them in Astrological computations*. I have endeavoured to introduce Geometry amongst them, but hitherto without success. The bias in favour of astrological researches which is so prevalent among the students is much to be regretted.» (Nicholls 1907 : 83, *italiques ajoutés*)

Interrogés sur les raisons pour lesquelles les étudiants s'intéressaient davantage à l'astrologie, les pandits enseignant le Jyotish expliquèrent que, sans la maîtrise des sujets astrologiques, les étudiants n'obtiendraient «neither subsistence nor respect.» Le rapport cite à ce propos les mots d'un des pandits professeur dans le Sanskrit College :

That science the reading of which will procure money by which support is obtained will be ardently studied by the students; the people of Hindustan ask questions on Phuludeshi [=phaladeśa] or Phalagranth, *i.e.* Astrology, and give something for the answer, therefore astrology is read; without reading Astronomy (Siddhanta) and Algebra (Ganita), Astrology cannot be understood, therefore the Siddhantas and Ganita are studied by all called Yotish [*Jyotiṣ*]. *But those who study Siddhantas (Astronomy) alone cannot by means of it obtain a livelihood and therefore do not give their minds to it.* (Nicholls 1907 : 88, *italiques ajoutés*)

Si pour les administrateurs coloniaux elle constituait un obstacle à la diffusion de ce qu'ils appelaient la «connaissance utile», la science moderne, pour les étudiants l'astrologie était une science éminemment «utile» car elle leur permettait de gagner de quoi vivre. Malgré sa popularité, l'enseignement de l'astrologie fut néanmoins interdit au Sanskrit College par l'évangéliste John Muir, en 1845, sous l'influence des réformes éducationnelles des années 1830²³. Selon Muir, les pandits enseignant le Jyotish devaient limiter «their predilections to arithmetic, algebra, mathematics and astronomy» (Young 1981 : 53). Comme l'observe Young, l'interdiction de l'astrologie fut la seule mesure draconienne imposée par Muir dans la gestion de l'institution. Le cours d'astrologie fut réintroduit lorsque, après l'Indépendance, le Sanskrit College fut transformé en Université en 1958²⁴.

23. Le texte qui a longtemps été considéré comme le «manifesto» des réformes menées par les Britanniques à partir des années 1830 est le célèbre «Minute on Indian Education» de T. B. Macaulay, publié en 1835, qui marque la victoire des politiques «Anglicistes» visant à remplacer, dans les écoles indiennes, l'usage des langues vernaculaires sanscrites, persane et arabe, par celui de l'anglais (à ce propos, voir Macaulay 1935).

24. Nous n'avons pas pu repérer les données historiques nous permettant d'établir si l'astrologie (*phalita*) fut réintroduite dans les programmes d'enseignement du Sanskrit

Si pour les Britanniques l'enseignement du *jyotiṣa* était problématique en raison de l'ambivalence de cette discipline comprenant à la fois des savoirs « scientifiques » et des « superstitions », aux yeux du fondateur de la Banaras Hindu University, le leader nationaliste Pandit Madan Mohan Malaviya, cette même ambivalence épistémologique constituait la force de la discipline astrale en la positionnant au cœur d'un projet éducationnel où l'étude des *sāstra* hindous devait se combiner à celle des sciences modernes. Alors que la plupart des universités créées en Inde par le gouvernement anglais au XIX^e siècle avaient été des instruments du pouvoir colonial où l'on enseignait exclusivement la « Western knowledge », la BHU fut fondée en 1916 avec l'idée de créer une université où la pensée hindoue et les connaissances indiennes dans les différents domaines de l'art, de la littérature et des sciences pouvaient être promues dans le dialogue avec la tradition européenne (Renold 2005).

Dans ce cadre, l'enseignement du *jyotiṣa* s'intégrait parfaitement au projet de la nouvelle université conçu par Malaviya non seulement parce qu'il permettait d'établir un lien entre science moderne et tradition sanskrite, mais aussi en raison du caractère « pan-indien » de cette discipline dont les traités canoniques avaient été rédigés, transmis et utilisés dans le Nord comme dans le Sud de l'Inde et avaient fait l'objet d'une circulation transrégionale. Comme l'observe Christopher Bayly dans *Empire and Information* , les astrologues contribuent activement au processus de nationalisation des traditions à la période coloniale. En tant que véhicule de propagation de la « grande tradition » sanskrite aux dépens des « petites traditions » locales de divination et de nécromancie, la discipline astrale aurait ainsi contribué à l'émergence d'une « conscience nationale » (Bayly 1996: 263).

Dans son projet initial de création de l'université, élaboré au début du XX^e siècle, Pandit Malaviya préconise que le *jyotiṣa* soit l'un des enseignements principaux de la faculté d'études védiques (*Vaidik College*) et qu'un observatoire astronomique et astrologique soit rattaché au département afin de favoriser le dialogue entre tradition sanskrite et recherche scientifique²⁵. Dans les premières années suivant la fondation de l'université, les cours de *jyotiṣa* étaient dispensés dans la faculté d'études religieuses (*College of Theology*) et dans celle d'études orientales (*College of Oriental Learning*). Si dans le premier ils faisaient partie

Collège avant la transformation de ce dernier en université, en 1958. Des recherches ultérieures devraient être menées dans cette direction. En 1958 l'université s'appelait Vārānaseya Śaṃskṛta Viśvavidyālaya et fut renommée Sampūrṇānanda Śaṃskṛta Viśvavidyālaya en 1973, sous le U.P. University Act.

25. Voir Dar et Somaskandan 1966. Vaidik College est le nom donné initialement à celui qui deviendra ensuite le College of Theology. L'observatoire, malgré la volonté de Pandit Malviya, ne fut jamais construit.

de la formation en études sanskrites, dans le deuxième l'enseignement des *jyotiḥśāstra* était mené de manière conjointe avec celui de l'astronomie et des mathématiques modernes. Malgré les efforts de Pandit Malaviya pour réunir les sciences sanskrites et modernes au sein d'une même formation, le département d'études orientales, en raison du manque d'étudiants, fusionna avec celui d'études religieuses pour devenir celle qui est aujourd'hui la faculté d'études religieuses et orientales²⁶. Depuis, aucun diplôme universitaire ne relie l'enseignement du *jyotiṣa* à celui des disciplines scientifiques relevant des départements de physique, mathématiques ou chimie. Cependant, le lien entre la discipline astrale et la science moderne ne cesse d'être affirmé, dans les discours et les publications des chercheurs universitaires, tout comme dans les politiques gouvernementales récemment promues par le parti nationaliste hindou.

L'astrologie en tant que « science védique »

Les débats concernant la nature du *jyotiṣa* et sa légitimité dans le cadre des institutions universitaires, loin d'appartenir à un lointain passé colonial, ont repris le dessus de la scène publique indienne ces dernières années lorsque, au début des années 2000, le gouvernement indien guidé par le Bharatiya Janata Party (BJP), le parti nationaliste hindou, lance une campagne visant à promouvoir la création de départements de « Vedic astrology » ou *jyotir vigyan* (*jyotirvijñān*, « science astrale ») dans les universités indiennes²⁷. En 2001, la University Grant Commission (UGC) – l'agence nationale chargée des fonds pour la recherche et l'enseignement, émanant du ministère de l'éducation – publie un appel visant à instituer des cours d'astrologie védique au niveau « under-graduate, graduate, post-graduate and research level ». Les départements créés comprennent un professeur, un *reader*, deux *lecturers*, un bibliothécaire et un informaticien, ainsi qu'une bibliothèque, un observatoire, et un « Computer Lab & Horoscope Bank »²⁸. Les cours d'astrologie védique s'adressent à « students, teachers,

26. Probablement découragés par l'absence de débouchés professionnels valorisant ce diplôme, les étudiants se tournaient de préférence soit vers les études sanskrites soit vers les diplômes en sciences modernes offerts par d'autres départements de l'université (Renold 2005).

27. Le texte du décret « Guidelines for Setting up Departments of Vedic Astrology in Universities Under the Purview of University Grants Commission » a été accessible pendant une dizaine d'années sur le site du ministère de l'éducation du gouvernement indien : <http://education.nic.in/circulars/astrologycurriculum.htm> (page consultée le 26 juillet 2011).

28. En dehors du salaire du personnel (environ 20000 roupies par mois pour un Professeur, 15000 pour un Reader et 10000 pour un Lecturer), la UGC attribue 400000 roupies

professionals from *modern streams* like doctors, architects, marketing, financial, economic and political analysts, etc »²⁹. D'après le document publié par l'UGC, la création de ces départements répond à l'« urgente nécessité » de revitaliser cette ancienne science : « there is an urgent need to rejuvenate the *science* of Vedic Astrology in India, to allow this *scientific knowledge* to reach the society at large, and to provide opportunities to get this important *science* even exported to the world. »

Après la publication du décret de financement, quarante et une universités se portent candidates dans seize états indiens, et dix-neuf reçoivent les fonds³⁰. Une vive polémique enflamme la classe politique et l'opinion publique indiennes : le décret de l'UGC est condamné par beaucoup en tant qu'expression de la volonté du BJP, le parti nationaliste hindou au pouvoir, de « safraniser », rendre couleur safran, c'est-à-dire « hindouiser », le système éducatif public³¹. L'opposition argumente en outre que, dans un pays où plus du 40 % de la population est illettrée et où les ressources financières des universités n'arrivent même pas à garantir l'électricité dans les salles de classe, le gouvernement devrait avoir d'autres priorités que celle de financer la création de départements d'astrologie védique³². Quelques scientifiques et intellectuels de renom s'adressent à la Cour Suprême indienne pour demander la suspension du décret de l'UGC. Ils contestent la légitimité de cette loi de finance qui, définissant l'astrologie védique comme une « connaissance scientifique », contreviendrait à l'article 51A de la constitution indienne, selon lequel l'état se doit promouvoir un « tempérament scientifique » chez les citoyens. Malgré ce mouvement de protestation, en 2004 la cour suprême émet un jugement en faveur de l'UGC, en statuant que : « the teaching of 'Jyotir Vigyan' can under no circumstances be equated with teaching of any particular religion [...]; the courts are not expert in academic matters and it is not for them to decide as to what course should be taught in university

pour la bibliothèque, 600 000 roupies pour l'observatoire et 500 000 roupies pour le laboratoire informatique et la « Horoscope bank ».

29. Dans cette citation, comme dans les suivantes, les italiques sont ajoutés.

30. University Grants Commission, *Annual Report 2003-2004* : 101.

31. M. M. Joshi, le ministre ayant promu cette loi de finance, est connu pour être un membre de la Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS), « Association des volontaires nationalistes », une frange extrémiste du parti nationaliste hindou.

32. Nous reprenons ici certains des arguments cités dans des articles parus dans le magazine *Frontline*, ainsi que dans les quotidiens *The Hindu* et *Asia Times*, entre le mois de mai et le mois de septembre 2001. Pour une analyse des arguments menés pour et contre ce projet de loi, voir Sundar 2002. Pour une théorisation du rapport entre nationalisme hindou et science, et pour une critique des approches postmodernes des *science studies*, voir Nanda 2003.

and what should be their curriculum³³.» Sans vouloir entrer ultérieurement dans le débat politique soulevé par la question, notre propos est ici de montrer la manière dont cette loi de finance structure son argument afin de renforcer la légitimité de l'astrologie en tant que discipline universitaire.

Notons tout d'abord que, si à l'époque coloniale le *jyotiṣa* avait été intégré au système éducatif gouvernemental en tant que branche du savoir brahmanique, il est maintenant caractérisé en tant que « connaissance scientifique ». À ce propos, on constate un glissement terminologique de *śāstra* (« traité », « théorie », « savoir ») à *vijñān*, l'appellatif traditionnel de *jyotiḥśāstra* étant remplacé par celui de *jyotir vigyan* (*jyotirvijñān*). Ce choix implique un changement épistémologique assez radical car, comme l'observe Pollock (1985), alors que le concept de *śāstra* accorde une priorité absolue à la théorie sur la pratique, aux règles sur leur application pratique, le concept de *vijñān* désigne une connaissance exacte basée sur l'observation empirique. L'impact de cette nouvelle terminologie se fait ressentir également au niveau des orientations données à la recherche académique. Les enseignants et chercheurs des départements d'astrologie des universités de Bénarès non seulement se mobilisent pour défendre la légitimité des nouveaux départements d'astrologie financés par l'UGC³⁴, mais fondent également en 2003 la *Jyotiṣa vijñān samiti*, l'« Académie de la science astrale », ainsi que la revue annuelle *Jyotiṣa vaijñānikī* « Le *jyotiṣa* scientifique », les deux initiatives ayant pour but l'avancement et la diffusion des études « scientifiques » menées par les astrologues dans le cadre académique et, en particulier, nous le verrons, dans le domaine médical.

Bien que décrite comme une connaissance scientifique, la discipline enseignée dans les nouveaux départements n'est pas pour autant un savoir séculier. L'astrologie dont le parti nationaliste hindou veut encourager l'enseignement

33. Supreme Court of India 2004.

34. La mobilisation des astrologues académiques de Bénarès est décrite dans un article publié dans le *Times of India* le 18 September 2001 (à un moment où le reste du monde semblait avoir d'autres préoccupations). Voici quelques extraits de cet article intitulé « Vedic scholars defend astrology » : « Scholars of Vedic Astrology have joined hands to convey to people, especially those who are opposing the introduction of the astrology in the University curriculum, that astrology is the basis of modern sciences. Prof. Ram Chandra Pandey, head of the Department of Astrology, Banaras Hindu University, Prof. Uma Shankar Shukla, head of the Department of Astrology, Sampurnanand Sanskrit University [...] have come on a single platform to justify the introduction of the ancient subject in university curriculum. "The fact is that the astrology provides the very base to modern sciences" they said, adding that it was a matter of great concern that "jyotish", the oldest science of the world, was being described as an unscientific subject without any proof. » (http://articles.timesofindia.indiatimes.com/2001-09-18/lucknow/27256282_1_astrology-vedic-university-curriculum, page consultée le 22/08/2011).

est en effet définie comme « védique ». Cet attribut a une valeur idéologique très marquée et mérite d'être examiné. Il qualifie de manière inexacte le savoir astral enseigné de nos jours dans les universités car, nous l'avons vu, le *jyotiṣa* de la période védique est un savoir fondamentalement astronomique qui ne fait mention ni des planètes, ni des signes zodiacaux, ni des horoscopes, ni d'autres techniques divinatoires utilisées par les astrologues de nos jours. Le choix de cet attribut doit donc plutôt être situé dans le contexte de la campagne pour la promotion des « sciences védiques » – incluant également les « mathématiques védiques » – menée par la droite nationaliste hindoue, visant à faire de l'hindouisme une religion ayant un fondement scientifique et étant le symbole de l'identité nationale indienne.

Néanmoins, pour comprendre le revivalisme de l'astrologie védique, il faut également considérer l'engouement des pays occidentaux pour la « spiritualité orientale » et l'impact des nouvelles technologies sur la diffusion des savoirs. Si l'on examine la littérature de vulgarisation astrologique publiée ces dernières décennies, on constate que l'appellatif « Vedic Astrology » s'est d'abord imposé dans les pays anglo-saxons à partir des années 1990, tout en remplaçant progressivement les appellatifs « Hindu astrology » ou « Indian astrology » qui étaient utilisés auparavant. Depuis, le nombre de manuels d'astrologie védique, chez des éditeurs indiens, américains et anglais, ne cesse d'augmenter, de même que les sites Internet commercialisant la vente d'horoscopes, de consultations en ligne, de remèdes, ou de voyages en Inde au nom de l'astrologie védique sont en prolifération constante. La diaspora indienne d'une part, la vague de la « New Age » et des nouveaux mouvements religieux qui traversent les pays occidentaux, avec leur quête de spiritualité et de mysticisme de l'autre, font de l'astrologie védique un marché économique extrêmement important. L'adjectif « védique » semble satisfaire aussi bien les attentes des hindous, pour qui les Véda représentent l'essence même de l'hindouisme et qui retrouvent donc dans l'astrologie védique une attache identitaire, que celles des consommateurs d'astrologie occidentaux pour qui l'attribut « védique » est synonyme de « spirituel », « ancien », « inspiré » ou « ésotérique ».

Le décret de l'UGC formule par ailleurs explicitement l'idée selon laquelle les départements d'astrologie védique répondent à la « nécessité pressante [...] d'offrir à cette importante science l'opportunité d'être exportée dans le monde » et le président de l'UGC, Hari Gautam, ancien vice-chancelier de la Banaras Hindu University, a affirmé dans une interview télévisée que ces départements ont pour but de former des « personnes certifiées » (*certified persons*) dans le domaine de l'astrologie védique et du *karmakāṇḍ* (savoir rituel brahmanique) afin de fournir des opportunités d'emploi à l'étranger. À l'instar des prêtres formés dans les écoles agamiques du Tamil Nadu, étudiés par Fuller (2003), les

titulaires de diplômes en astrologie védique peuvent ainsi satisfaire la demande en matière d'horoscopes et de consultations de la diaspora indienne aux États-Unis et en Angleterre.

Nous avons vu jusqu'ici que la légitimité de l'astrologie en tant qu'enseignement universitaire est affirmée à travers un double discours : d'une part, l'autorité de la science est invoquée afin de garantir la modernité et la validité universelle du savoir astrologique, de l'autre, la référence aux Veda garantit du caractère autochtone, éternel et authentiquement hindou de cette discipline. L'astrologie est donc présentée comme un savoir qui est à la fois divin et révélé, puisque « védique », et laïque et pragmatique, car destiné à rendre service à des docteurs, des architectes ainsi qu'à des analystes financiers et conseillers politiques ; il est à la fois archaïque, car rédigé dans des textes anciens, et au pas avec les temps, comme l'atteste la volonté d'équiper les départements d'un laboratoire informatisé et d'une *horoscope bank*. Dans le discours tenu par les représentants du BJP l'astrologie est censée concilier « religion » et « science », « tradition » et « modernité », « spiritualité » et « technologie ». Nous allons maintenant voir comment ces principes se traduisent dans la pratique des chercheurs et enseignants des départements de *jyotiṣa* des universités de Bénarès.

La vie de département

Les départements de *jyotiṣa* de la BHU et de la SSU remplissent trois fonctions fondamentales : la formation des étudiants, l'avancement de la recherche et la publication annuelle d'un almanach. Cette contribution n'abordera que les deux premiers aspects car ils concernent plus directement la question de la transmission. Chaque établissement compte environ quatre-vingts étudiants partagés entre licence, master et doctorat³⁵. Les enseignements de licence et master se divisent en deux spécialités – mathématico-astronomique (*gaṇita*) et astrologico-divinatoire (*phalita*) – qui concourent de manière paritaire à l'obtention du diplôme (les doctorants peuvent en revanche se spécialiser dans l'une ou l'autre branche). Les cours sont en hindi, mais portent sur des traités sanskrits qui font partie du corpus canonique de la littérature astrale (*jyotiḥśāstra*) et la maîtrise du sanskrit est donc indispensable. Bien que l'inscription soit nominalement ouverte à tout le monde, les étudiants sont tous,

35. Selon les données publiées par la University Grants Commission, la SSU comptait pour l'année 2003-2004, vingt-trois étudiants inscrits en licence, quarante en master et dix-huit en doctorat. Selon les données fournies par le secrétariat de la BHU, le nombre d'étudiants inscrits en *jyotiṣa* dans cet établissement est similaire. Les départements font partie de la faculté d'études sanskrites dans le cas de la BHU et de la faculté de « Veda-vedāṅga » à l'université sanskrite.

à quelques exceptions près, mâles et brahmanes, et le personnel enseignant est composé exclusivement d'hommes brahmanes³⁶. La composition sociale des étudiants de littérature (*sāhitya*), logique (*nyāyā*), grammaire (*vyākaraṇa*) ou *dharmaśāstra* (traités normatifs) – les autres départements d'études sanskrites – est comparativement plus mélangée, incluant plusieurs femmes et étudiants non-brahmanes. Interrogés sur cette question, quelques étudiants en *jyotiṣa* de la BHU et de la SSU expliquent que, même si le seul département de la faculté d'études sanskrites qui soit formellement réservé aux hommes brahmanes est celui d'études védiques, le cursus astrologique « est considéré comme étant interdit » (*varjit mānā gayā hai*) aux femmes et aux non-brahmanes. Pourquoi ces critères de sélection sociale – qu'ils soient formellement établis ou substantiellement respectés – ne s'appliquent-ils qu'aux deux départements de *jyotiṣa* et d'études védiques ? Qu'est-ce qui distingue ces deux disciplines des autres sciences sanskrites ? La réponse à ces questions ne doit pas être recherchée au niveau des hiérarchies entre les sciences, en attribuant un plus haut degré de pureté, de sophistication ou d'orthodoxie aux disciplines réservées aux mâles brahmanes. Plutôt que la nature du savoir concerné, c'est l'identité professionnelle liée à ces formations qui détermine la composition sociale des étudiants. Alors que les cursus en grammaire, philosophie, littérature ou autres disciplines savantes n'ouvrent d'autres perspectives professionnelles que l'enseignement, les études védiques et l'astrologie préparent à un métier, celui de prêtre et d'astrologue, qui est pratiqué, selon les conventions établies, par les hommes brahmanes.

Une distinction doit toutefois être établie entre les études védiques et le *jyotiṣa*. Alors que l'office de prêtre (*purohit*), selon les textes tout comme selon la pratique courante, ne peut pas être accompli par une femme ou un non-brahmane, les normes concernant le métier d'astrologue deviennent de nos jours de moins en moins strictes. Bien que rares à Bénarès, de plus en plus de non-brahmanes et de femmes exercent de nos jours ce métier dans les métropoles indiennes. L'accès aux diplômes académiques en *jyotiṣa* reste cependant substantiellement limité aux hommes brahmanes en raison du niveau de sanskrit requis, qui doit être avancé, et de la « pollution » traditionnellement associée au métier d'astrologue, la réputation d'une jeune fille s'engageant dans ce genre d'études pouvant être compromise.

36. Lors du terrain mené en 2005 et en 2008 parmi les étudiants et les enseignants des départements des deux universités, il n'y avait aucune femme préparant les diplômes de *jyotiṣa*. Nous avons cependant rencontré deux femmes à Bénarès qui étaient titulaires d'un master en *jyotiṣa* de la BHU, obtenu dans les années 1990. D'après les enseignants des départements il arrive très rarement – une fois tous les cinq ou six ans – qu'une femme prépare ce genre de diplôme. Il arrive plus souvent que des femmes assistent aux cours de *jyotiṣa* poussées par un intérêt personnel, sans pour autant être inscrites.

L'enseignement universitaire ne remplace pas les méthodes traditionnelles d'apprentissage de la discipline, mais vient plutôt s'ajouter à celles-ci pour donner forme à un système mixte. En ce qui concerne l'accès à la formation, comme nous venons de voir, les critères traditionnels basés sur la caste et sur le genre côtoient les critères d'admission académique basés sur une inscription administrative et sur la validation des compétences acquises. Tout pareillement, au niveau des méthodes de formation, la participation aux cours et aux examens coexiste avec un système éducatif basé sur la « relation personnelle de maître à élève » (*guru-śiṣya sambandh*). Les étudiants s'adressent à leurs enseignants en les appelant *gurujī* (« Monsieur le maître ») ou *paṇḍitjī* (« Monsieur le pandit ») et leur touchent les pieds en signe de respect. Ils se rendent régulièrement non seulement dans les salles de cours, mais aussi dans la maison de leurs maîtres où ils poursuivent leur formation théorique, assistent aux consultations astrologiques et participent parfois aux tâches ménagères (*sevā*). Grâce à l'observation des consultations, l'étudiant apprend comment appliquer les règles abstraites formulées dans les textes aux cas individuels soumis par les clients, comment établir un diagnostic et identifier les remèdes appropriés pour la résolution des problèmes concrets.

La formation académique et celle auprès du maître sont considérées comme complémentaires et également nécessaires. Alors que la première privilégie l'apprentissage textuel et fournit des titres certifiant de manière objective l'acquisition des compétences théoriques, la deuxième apporte aux étudiants l'expérience nécessaire pour l'exercice du métier au quotidien. Étudiants et enseignants conviennent néanmoins pour dire que l'apprentissage sérieux auprès d'un guru garantit une formation plus complète que celle universitaire car il permet d'assimiler aussi bien la théorie que la pratique, alors que les cours universitaires ne garantissent que l'enseignement des doctrines. Cependant, en raison de la menace représentée par le nombre toujours croissant de praticiens qui s'improvisent astrologues et ouvrent un cabinet en ville sans disposer des compétences nécessaires, la formation académique apparaît aujourd'hui comme un moyen essentiel pour certifier de la formation d'un spécialiste et protéger ainsi la profession astrologique du charlatanisme.

Les diplômes universitaires sont appréciés par les étudiants en ce qu'ils ouvrent un éventail de perspectives professionnelles plus ample que celui offert par l'apprentissage personnel auprès d'un guru. En particulier, ils préparent aux emplois gouvernementaux, le fonctionnariat étant une aspiration largement partagée par les jeunes brahmanes. Les diplômés ou docteurs ont accès à des postes d'enseignants dans les lycées tout comme dans les universités, ou bien ils peuvent obtenir les très convoités postes de *dharm guru* (ou *religious teacher*) dans l'armée. Dans le domaine du privé, les titres universitaires s'avèrent être

utiles pour les jeunes astrologues désirant se rendre à l'étranger – et nous en avons rencontrés plusieurs – car la certification des compétences est requise non seulement par les communautés hindoues de la diaspora indienne, mais également par des organisations spirituelles internationales qui offrent des enseignements et des prestations en « astrologie védique ». Les écoles et les universités de la fondation Maharishi Mahesh Yogi, par exemple, implantées partout dans le monde, recrutent régulièrement des astrologues au sein des programmes en « Jyotish and yagya » (ou « Vedic astrology and Vedic ritual ») et certains anciens élèves de la BHU ont été intégrés dans ces structures. En Inde, bien que la perspective professionnelle la plus commune soit celle d'une activité indépendante exercée dans un cabinet, certains diplômés ont trouvé un emploi auprès de firmes demandant une expertise en matière d'astrologie et de *vāstuśāstra* (organisation propice de l'espace de travail), ou bien auprès d'entreprises de téléphonie mobile vendant à leur clients des prestations astrologiques. D'autres ont créé un site Internet pour fournir des horoscopes et des consultations on-line, ou bien ont installé leur cabinet dans un hôtel de luxe ou dans un centre commercial. D'après le directeur du département de Jyotiṣa de la BHU, en raison de ces opportunités professionnelles toujours croissantes et diversifiées, « aucun diplômé en *jyotiṣa* des dernières années n'est aujourd'hui sans emploi ». Bien que nous n'ayons pas pu vérifier statistiquement la validité de cette information, les étudiants semblent partager cet optimisme face à leur avenir professionnel et les diplômés que nous avons rencontrés ont un poste d'enseignement ou exercent une activité astrologique à temps plein.

Nous avons toujours été modernes

En dehors de l'enseignement, les astrologues du département se consacrent également à la recherche. Non seulement ils publient régulièrement des éditions avec commentaire des traités classiques dans les différentes branches des *jyotiḥśāstra*, mais abordent des thèmes d'actualité de la société indienne, tout en organisant des colloques en en publiant les résultats de leurs travaux dans des numéros de revues ou des volumes collectifs. Parmi les thèmes traités ces dernières années par le département de *jyotiṣa* de la BHU, plus actif à cet égard que celui de la SSU, on trouve par exemple une enquête sur la stabilité des mariages et les facteurs de stérilité/fertilité, adultère/fidélité, divorce/veuvage, etc. Les maladies telles que le cancer, le diabète, le sida ou les pathologies cardio-vasculaires constituent un domaine de recherche en plein essor. L'« astrologie médicale » (*cikitsakīya jyotiṣa*) est devenue, dans les dernières décennies, un champ d'investigation privilégié et certaines universités indiennes dispensent des diplômes de spécialisation en ce domaine. Selon

l'ancien directeur du département de *jyotiṣa* de la BHU, Ram Chandra Pandey, le but de la recherche iatro-astrologique n'est pas de remplacer la recherche médicale, mais d'offrir à cette dernière des outils complémentaires, favorisant la prévention et le traitement des maladies incurables : « alors que la médecine ne peut diagnostiquer une maladie que lorsqu'elle se manifeste, la science astrale est capable de prédire à l'avance le moment où elle se manifestera » (Pandey 2003 : 8). Si la biomédecine s'attache à étudier *comment* les maladies évoluent, se développent et se transmettent, la recherche astrologique offrirait des instruments pour comprendre *quand* la maladie est susceptible de frapper et *qui* sont les individus prédisposés à en souffrir, selon les conditions de naissance. Dans les dernières années, le département de *jyotiṣa* de la BHU ainsi que celui du Lal Bahadur Shastri Rashtriya Vidyapeetha de Delhi ont obtenu des financements de la University Grants Commission (UGC) pour la réalisation de projets de recherche pluriannuels en astrologie médicale, et en particulier pour l'étude des maladies cancéreuses et cardiaques. De nombreuses publications concernant le rapport entre astrologie et maladies ont vu le jour ces dernières années, dans le domaine académique tout comme dans la littérature de vulgarisation³⁷. À partir des travaux menés par les chercheurs universitaires dans ce domaine, nous allons voir comment la théorie décrite dans les traités classiques d'astrologie est reformulée de nos jours afin d'être adaptée à de nouvelles exigences sociales et à de nouveaux critères de validité.

En premier lieu, il est important de souligner que, dans la littérature sanskrite, l'« astrologie médicale » n'existe pas en tant que domaine spécialisé du savoir astral. Dans les *jyotiḥśāstra* , les réflexions sur le rapport entre le corps, la santé, les maladies et les phénomènes célestes ne forment pas une branche, ne font pas l'objet d'un corpus textuel différencié ou de sections séparées, mais se trouvent éparpillées dans des nombreux passages des traités d'horoscopie³⁸. Les pathologies physiques ne sont pas traitées comme une catégorie distincte par rapport à d'autres types de souffrances pouvant survenir au cours de l'existence, telles que les deuils, les accidents, la pauvreté, la faim, l'exil, le déshonneur,

37. Voir, par exemple, les actes du colloque sur le cancer organisé par le département de *jyotiṣa* en mars 2007 (Jyotish department 2008), ainsi que Pandey 2003, K. K. Jha 2003, D. Jha 2006, Shastri 2006, Tiwari 2006. Pour la littérature de vulgarisation, voir, entre autres, Chaturvedi 2007 et Charak 1997.

38. Le seul traité qui, à notre connaissance, porte sur l'astrologie médicale en tant que domaine de recherche distinct est le *Virasimhāvaloka* de Rājāvīrasimhatomara. Composé en Inde du Nord en 1383 (Meulenbeld 2000, IIA: 229-230), cet intéressant traité compare, maladie par maladie, les étiologies et la thérapeutique établies respectivement par la théorie astrologique, ayurvédique et du karma (basée sur le principe du *karmavipāka* , la maturation des actes accomplis dans les vies précédentes).

la dépendance aux drogues ou la perte de statut et de pouvoir ; les prédictions concernant les unes et les autres se mélangent sans solution de continuité. Les astrologues contemporains, en isolant la recherche sur les maladies de celle concernant d'autres formes de malheur, rendent ainsi la théorie de l'horoscope conforme au modèle épistémologique de la biomédecine, selon lequel les pathologies physiques constituent un domaine d'investigation qui doit être considéré séparément d'autres événements de l'existence humaine. Du point de vue étiologique également, les traités anciens n'établissent pas de distinction nette entre causes naturelles (liées par exemple à une dysfonction des trois humeurs), causes surnaturelles (attaques des esprits néfastes, des dieux ou de leurs serviteurs, malédictions, etc.) et causes qu'on pourrait qualifier de « sociales » (pauvreté, conflits avec des ennemis, attaques par des gens d'autres castes), les configurations planétaires indiquant (ou engendrant) toutes sortes d'agents pathologiques. Dans les travaux académiques contemporains dans le domaine de l'astrologie médicale, en revanche, seules les causes naturelles sont prises en compte et les liens avec la théorie ayurvédique sont soulignés (Sharma 2008 ; Jha 2008).

La recherche en « astrologie médicale » consiste en premier lieu à repérer les passages qui, dans les anciens traités d'horoscopie, décrivent le rapport entre mouvements célestes et physiologie humaine, selon le modèle mélothésique. Ces passages font l'objet de plusieurs types de traitements visant à actualiser, à la fois du point de vue linguistique, conceptuel et méthodologique, la connaissance des anciens auteurs. Les *śloka* sanskrits non seulement sont traduits, paraphrasés ou commentés en hindi, mais peuvent aussi être reconfigurés sous la forme de tableaux, de graphiques ou de schémas³⁹. La connaissance discursive et poétique des anciens prend ainsi la forme, dans les publications académiques récentes, d'une séquence ordonnée, systématique et objective de données, la valeur mnémotechnique des vers étant remplacée par l'efficacité visuelle des représentations graphiques.

Un deuxième type de traitement des textes anciens est d'ordre interprétatif et consiste à effectuer une exégèse « biomédicale » des traités astrologiques. Les chercheurs mènent un travail herméneutique consistant à faire ressortir le sens biomédical des *śloka* sanskrits composés par les auteurs anciens⁴⁰. En ce qui concerne la recherche astrologique sur le cancer, par exemple, les chercheurs identifient les passages où des termes sanskrits polysémiques sont

39. Voir, par exemple, Pandey 2003, Tiwari 2006 et Upadhyay 2008.

40. Pour une analyse des discours visant à rendre la théorie ayurvédique conforme à la biomédecine, dans les universités comme chez les praticiens contemporains, voir Langford 2002.

susceptibles de désigner des pathologies tumorales. Ainsi, ils étudient les configurations astrales associées à des pathologies portant le nom d'*arbuda* (excroissance, polype), de *gulma* (enflure glandulaire), de *vraṇa* (lésion, plaie, ulcère, abcès, tumeur), de *tāpagaṇḍa* (tuméfaction douloureuse), de *vidradhi* (abcès), et de *sphoṭa* (excroissance, tumeur) (Tripathi 2008, Upadhyay 2008 et Devduta 2006). Sur la base du système de correspondances planétaires, les chercheurs peuvent mener des études spécialisées sur les configurations astrales responsables de certaines formes topiques de la maladie, telles que le cancer de l'utérus (*garbhāśay-kainsar*) (Chowbe 2008), le cancer de l'estomac (*udar-kainsar*), du sang (*rakta-kainsar*), du cerveau (*mastiṣka-kainsar*), « des os » (*asthi-kainsar*) ou « de la gorge » (*gale kā kainsar*) (Mishra 2008). Bien que cette interprétation biomédicale des textes puisse modifier profondément la signification des passages sanskrits, selon les chercheurs concernés elle ne compromet nullement l'autorité des traités brahmaniques et se situe plutôt dans la continuité des formes traditionnelles de savoir. Elle peut être en effet regardée, du point de vue méthodologique, comme une forme contemporaine du « commentaire » (*ṭīkā, bhāṣya, vyākhyā*), genre très courant dans la littérature sanskrite.

Un changement de type méthodologique est opéré dans certains projets de recherche visant à soumettre les règles théoriques formulées dans les traités anciens à une analyse de type expérimental. L'influence de certaines configurations planétaires sur la santé est ainsi examinée à travers l'observation de cas empiriques. Dans son étude « Diagnostic astrologique du cancer du sein » (*stan-kainsar kā jyotiḥśāstra nidān*), le D^r Tripathi, *lecturer* dans le département de *jyotiṣa* de la BHU, analyse et compare, par exemple, les horoscopes de trente femmes souffrant du cancer du sein dans le but d'identifier les combinaisons planétaires susceptibles d'engendrer ce genre de pathologie (Tripathi 2008)⁴¹. Afin de réunir un nombre statistiquement significatif d'horoscopes, les chercheurs ont parfois recours aux nouvelles technologies de la communication, comme l'atteste l'exemple cité en exergue à cette contribution, où les données statistiques sont recueillies à travers un formulaire en ligne. Dans cette même perspective méthodologique, le prof. Nagendra Pandey, du département de *jyotiṣa* de la SSU, collabore avec le Lal Bahadur Shastri Sanskrit Rashtriya Vidyapeetha de Delhi à un programme de recherche ayant pour but d'analyser une base de données d'un millier d'horoscopes de patients pris en charges dans

41. Le directeur du département de *jyotiṣa* de la BHU m'expliqua dans un entretien personnel que les trente horoscopes de femmes souffrant de cancer du sein avaient été envoyés aux chercheurs du département par les médecins du Tata Medical Institute de Mumbai. Je n'ai pas pu contre-vérifier cette information.

les hôpitaux de Delhi et souffrant de maladies cardio-vasculaires, de diabète et de troubles psychiques. Outre l'analyse des configurations astrales, les chercheurs font tester aux patients titulaires des horoscopes des remèdes astrologiques à base de pierres précieuses et de formules (*mantra*) afin d'évaluer, par des études statistiques, l'efficacité « clinique » de ces remèdes⁴².

L'ensemble des procédés analytiques mis en place par les chercheurs universitaires dans le domaine de l'astrologie médicale – la création d'un domaine spécialisé, les dispositifs graphiques, l'exégèse biomédicale des termes sanskrits, la méthode empirique – visent à rendre la connaissance brahmanique conforme aux catégories et aux méthodes « scientifiques », sans pour autant remettre en question l'autorité des traités sanskrits. Ils font ainsi de l'astrologie un lieu de cohabitation privilégié entre vérité brahmanique et connaissance scientifique⁴³.

Conclusion

Nous avons vu que l'enseignement de l'astrologie dans le cadre des universités suscite des questionnements non seulement auprès de l'opinion publique ou des instances de pouvoir qui en contestent ou en affirment la légitimité, mais aussi auprès des spécialistes mêmes de ce savoir, qui sont amenés à interroger et à

42. D'après un article publié le 6 septembre 2009 dans le *Hindustan Times*, ce projet d'astrologie médicale bénéficie d'un financement de 3 200 000 roupies de la part de la University Grants Commission, la plus haute instance gouvernementale en matière de politique universitaire (Mohapatra 2008). L'auteur de l'article, tout comme mon informateur le prof. Nagendra Pandey, précisent en outre que non seulement des astrologues, mais également des docteurs de l'AIIMS (All India Institute of Medical Science), ainsi que des hôpitaux Guru Teg Bahadur et Moolchand de Delhi ont été impliqués dans le projet. L'enquête dans cette direction mériterait d'être approfondie, mais l'implication du personnel médical dans ce projet de recherche ne devrait pas surprendre le lecteur. On note en effet par exemple que le directeur de l'University College of Medical Science de Delhi, le Dr S. Dwivedi, mentionne parmi les distinctions professionnelles obtenues en 2007 : « Invited speaker in National Symposium on Medical Astrology organized Sri Lal Bahadur Shastri Kendriya Sanskrit Vidyapeeth (Deemed University) on "Diabetes – Etiopathogenesis, Symptoms and Prevention", 3-4 Nov 2007 » (source : http://www.ucms.ac.in/d_medicine.htm, page consultée le 22 décembre 2009). En outre, l'auteur le plus populaire de livres de vulgarisation en astrologie médicale, le Dr K.S. Charak, est chirurgien à l'Indira Gandhi ESI Hospital.

43. La volonté d'affirmer une continuité entre les savoirs brahmanique et scientifique n'est cependant pas une prérogative des chercheurs astrologues, mais elle est partagée par de nombreux scientifiques académiques également. À Bénarès, non seulement les scientifiques consultent régulièrement les astrologues, mais sont eux-mêmes souvent personnellement impliqués dans des pratiques astrologiques.

définir la nature du savoir qu'ils détiennent. Bien que la dialectique entre une transmission fidèle à l'autorité des maîtres et l'ouverture à des innovations conceptuelles et méthodologiques caractérise le processus de transmission du *jyotiṣa* depuis ses origines – en raison des échanges continuels avec les sciences astrales venues d'ailleurs –, l'enseignement de la discipline astrale dans les universités, et la confrontation plus ou moins directe avec la science moderne en tant que paradigme de rationalité dominant, engendre des questionnements de nature réflexive sur le rapport entre tradition et innovation. Les spécialistes s'attachent à définir la nature de l'enseignement qu'ils dispensent tout en le positionnant dans le paysage des sciences modernes et en l'adaptant aux transformations de la société dans laquelle ils vivent. L'astrologie semble ainsi survivre en Inde au XXI^e siècle en tant que langage permettant de faire dialoguer la tradition brahmanique et la science moderne. Les activités des départements d'astrologie nous montrent cependant une transmission *in fieri*, dont nous ne connaissons pas l'aboutissement. Ce sont les limites d'un regard ethnologique qui n'a pas le privilège de connaître les effets sur le long terme de ce qu'on observe aujourd'hui. Nous pouvons alors nous demander ce qu'il adviendra de ces départements dans une vingtaine d'années et si la transmission à la postérité aura réussi. Tout en laissant aux astrologues la faculté de prévoir, cette étude a voulu montrer comment la transmission consiste non seulement à préserver une tradition, mais aussi et surtout à l'adapter aux transformations sociales, politiques et idéologiques de la société.

BIBLIOGRAPHIE

- BAYLY, Christopher A. (1996). *Empire and Information: Intelligence Gathering and Social Communication in India (1780-1870)*. Cambridge, Cambridge University Press.
- BERLINER, David (2010). « Anthropologie et transmission ». *Terrain*, n° 55 : 4-19, mis en ligne le 15 septembre 2010, <http://terrain.revues.org/14035.html>
- CHARAK, K. S. (1997). *Essentials of Medical Astrology*. Delhi, UMA Publications.
- CHATURVEDI, Shukdev (2007). *Jyotiṣ śāstra mē rog vicār*. Delhi, Motilal Banarsidass.
- CHOWBE, Umashankar (2008). « Garbhāṣay kainsar ». In Jyotish department (dir.), *Akhil Bhāratīya Jyotiṣa Sammelan*. Varanasi, Banaras Hindu University : 310-311.
- COLAS, Gérard et GERSCHHEIMER, Gerdi (dir.) (2009). *Écrire et transmettre en Inde classique*. Paris : École française d'Extrême-Orient, « Études thématiques » 23.
- DALMIA, Vasudha (1996). « Sanskrit Scholars and Pandits of the Old School: The Benares Sanskrit College and the Constitution of Authority in the Late Nineteenth Century ». *Journal of Indian Philosophy*, vol. 24, n° 4 : 321-37.

- DALMIA, Vasudha (1997). *The Nationalization of Hindu Traditions. Bhāratendu Hariścandra and Nineteenth-Century Banaras*. Delhi, Oxford University Press.
- DAR, Shivanand Lal et SOMASKANDAN, S. (1996). *History of the Banaras Hindu University*. Banaras, Banaras Hindu University Press.
- DEVDUTA, S. Das (2006). «Ārbud rog kā prāmāṇik vivecan». *Jyotiṣa vaijñānikī*, vol. 4: 46-47.
- DODSON, Michael S. (2002). «Re-Presented for the Pandits: James Ballantyne, “Useful Knowledge,” and Sanskrit Scholarship in Benares College during the Mid-Nineteenth Century». *Modern Asian Studies*, vol. 36, n° 2: 257-298.
- DODSON, Michael S. (2007). *Orientalism, Empire and National Culture: India 1770-1880*. New York, Palgrave Macmillan.
- FULLER, Christopher J. (2003). *The Renewal of the Priesthood: Modernity and Traditionalism in a South Indian Temple*. Princeton (N. J), Princeton University Press.
- GANSTEN, Martin (2003). *Patterns of Destiny. Hindu Nāḍī Astrology*. Stockholm, Almqvist & Wiksell International, «Lund Studies in the History of Religion», 17.
- HARRISON, Mark (2000). «From Medical Astrology to Medical Astronomy: Sol-Lunar and Planetary Theories of Disease in British Medicine, c. 1700-1850». *The British Journal of History of Science*, vol. 33, n° 1: 25-48.
- INDEN, Ronald B. (1985). «Kings and Omens». In J. Carman, F. Marglin, (dir.). *Purity and Auspiciousness in Indian Society*. Leiden, Brill: 30-39.
- JHA, Dinesh (2006). «Jyotiṣ śāstrānusār rogō kā nidān». *Jyotiṣa vaijñānikī*, vol. 4: 30-36.
- JHA, Kunal Kumar (2003). «Grahō ke prabhāv se rogō kī utpatti». *Jyotiṣa vaijñānikī*, vol. 1: 51-53.
- Jyotish department (2008). *Akhil Bhārattya Jyotiṣa Sammelan (16-17 March 2007), Smārikā. Pro. Rājmoḥan Upādhyāy Samsmṛti*. Varanasi: Publications of the Banaras Hindu University.
- KUMAR, Nita (1997). *The Modernization of Sanskrit Education*. Calcutta, Centre for Studies in Social Sciences, «Occasional paper» 60.
- KUPPANNA SASTRY, T. S et SARMA, K. V. (1985). *Vedāṅga Jyotiṣa of Lagadha in Its Ṛk and Yajus Recensions: With the Translation and Notes of Prof. T.S. Kuppanna Sastry*. New Delhi, Indian National Science Academy.
- LANGFORD, Jean M. (2002). *Fluent Bodies: Ayurvedic Remedies for Postcolonial Imbalance*. Durham, Duke University Press.
- MACAULAY, Thomas Babington (1935 [1835]). *Speeches by Lord Macaulay, with His Minute on Indian Education. Selected with an Introduction and Notes by G. M. Young*. London, Oxford University Press.
- MARKEL, Stephen (1995). *Origins of Indian Planetary Deities*. Lewiston (N. Y.), Edwin Mellen Press.
- MEULENBELD, Gerrit Jan (2000). *A History of Indian Medical Literature*. Groningen, Forsten.

- MINKOWSKI, Christopher Z. (2001). «The Pandit as Public Intellectual : the Controversy over *Virodha* or Inconsistency in the Astronomical Sciences». In Axel, Michaels (dir). *The Pandit. Traditional Scholarship in India*. Delhi, Manohar: 79-96.
- MINKOWSKI, Christopher Z. (2002). «Astronomers and Their Reasons. Working Paper on Jyotiḥśāstra». *Journal of Indian Philosophy*, vol. 30: 495-514.
- MISHRA, Shivakant (2008). «Kainsar abhijñān tathā nidān mē jyotiḥ tathā āyurvijñān kī bhūmikā». In Jyotish department, (dir.). *Akhil Bhāratiya Jyotiḥśāstra Sammelan*. Varanasi, Banaras Hindu University: 51-62.
- MOHAPATRA, Satyen (2008). «Feeling ill? It could be the planets, says govt study», *Hindustan Times*, 6 septembre 2008.
- NANDA, Meera (2003). *Prophets Facing Backward : Postmodern Critiques of Science and Hindu Nationalism in India*. London, Rutgers University Press.
- NICHOLLS, George (1907 [1848]). *Sketch of the Rise and Progress of the Benares Patshalla or Sanskrit College, Now Forming the Sanskrit Department of the Benares College*. Allahabad, Govt. Press.
- PANDEY, Ram Chandra (2003). «Vyādhinidān mē jyotiḥśāstra kī bhūmikā». *Jyotiḥśāstra vijñānikī*, vol. 1 : 8-11.
- PINGREE, David Edwin (éd.) (1976). *Vṛddhayavanajātaka of Mīnarāja*. vol. 1-2. Baroda, Oriental Institute, «Gaekwad's Oriental Series» 162.
- PINGREE, David Edwin (éd.) (1978). *The Yavanajātaka of Sphujidhvaja*. Cambridge, Harvard University Press, «Harvard Oriental Series» 48.
- PINGREE, David Edwin (1981). *Jyotiḥśāstra : Astral and Mathematical Literature*. Wiesbaden, O. Harrassowitz, «A History of Indian Literature (vol. VI) : Scientific and Technical Literature».
- PINGREE, David Edwin (1997). *From astral omens to astrology : from Babylon to Bīkāner*. Roma, Istituto italiano per l'Africa e l'Oriente, «Serie orientale Roma» 78.
- PLOFKER, Kim (2009). *Mathematics in India*. Princeton, Princeton University Press.
- PRAKASH, Gyan (1999). *Another Reason : Science and the Imagination of Modern India*. Princeton, Princeton University Press.
- PUGH, Judy F. (1983). «Astrological Counseling in Contemporary India». *Culture, Medicine and Psychiatry*, vol. 7 : 279-299.
- RENOLD, Leah (2005). *A Hindu Education : Early Years of the Banaras Hindu University*. New Delhi, Oxford University Press.
- SARMA, Sreeramula Rajeswara (1995). «Sanskrit as Vehicle for Modern Science : Lancelot Wilkinson's Efforts in the 1830's». *Studies in History of Medicine and Science*, vol. 14 (N.S.) : 189-199.
- SARMA, Sreeramula Rajeswara (1998). «Translation of Scientific Texts into Sanskrit under Sawai Jai Singh». *Sri Venkateswara University Oriental Journal*, vol. 41 : 67-87.
- SARMA, Sreeramula Rajeswara (2009). «Persian-Sanskrit Lexica and the Dissemination of Persian Astronomy and Astrology in India». In Gnoli, Gherardo et Panaino, Antonio (dir.). *Kayd : Studies in History of Mathematics, Astronomy and Astrology*

- in Memory of David Pingree*. CII. Roma, Istituto italiano per l’Africa e l’Oriente, «Serie Orientale Roma»: 129-150.
- SHARMA, Kalyanadatta (1992). *M. M. Śrī Sudhākara Dvivedī vedhaśālā paricaya*. Varanasi, Publications of the Sampurnananda Sanskrit University.
- SHASTRI, Girija Shankar (2006). «Oṣadhiyō kā grahō evaṃ nakṣatrō se sambandh». *Jyotiṣa vaijñānikī*, vol. 4: 12-15.
- SINGH, Prahlad et Sharma, Kalyanadatta (1978). *Stone Observatories in India, Erected by Maharaja Sawai Jai Singh of Jaipur, 1686-1743 A.D., at Delhi, Jaipur, Ujjain, Varanasi, Mathura*. Varanasi, Bharata Manisha.
- SUNDAR, Nandini (2002). «“Indigenise, Nationalise and Spiritualise” – an agenda for education?». *International Social Science Journal*, vol. 54, n° 3: 373-383.
- Supreme Court of India (2004). Judgment of the case no. 5886 (Appeal) of 2002. Petitioner: P. M. Bhargava & Ors.; Respondent: University Grant Commission & Anr.; Bench: J.P. Mathur, date of Judgement 05/05/2004. [En ligne, consulté le 26 juillet 2007].
- TARABOUT, Gilles (2002). «Les corps et les choses : résonances et métaphores corporelles dans l’astrologie appliquée aux temples (Kerala)». In V. Bouillier, G. Tarabout, (dir.). *Images du corps dans le monde hindou*. Paris, Cnrs éditions: 135-159.
- TIWARI, Srinivas (2006). «Grahajanya rog evaṃ grahaṣadhiyō kā vivecan». *Jyotiṣa vaijñānikī*, vol. 4: 58-65.
- TRIPATHI, Shatrughna (2008). «Stan-kainsar kā jyotiṣaśāstrīya nidān». In: Jyotish department, (dir.). *Akhil Bhāratīya Jyotiṣa Sammelan*. Varanasi, Banaras Hindu University: 197-208.
- UPADHYAY, Chandra Mauli (2008). «Kainsar rog-vimarś». In Jyotish department (dir.). *Akhil Bhāratīya Jyotiṣa Sammelan*. Varanasi, Banaras Hindu University: 182-191.
- WILKINSON Lancelot (1834). «On the Use of Siddhāntas in the Work of Native Education». *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, vol. 3: 504-519.
- YANO, Michio (2003). «Calendar, Astrology, and Astronomy». In Flood, Gavin D. (dir.). *The Blackwell companion to Hinduism*. Malden MA, Blackwell: 276-292.
- YANO, Michio (2004). «Planet Worship in Ancient India». In Burnett, Charles (dir.). *Studies in the History of the Exact Sciences in Honour of David Pingree*. Leiden, Brill: 331-348.
- YANO, Michio (2006). «Oral and Written Transmission of the Exact Sciences in Sanskrit». *Journal of Indian Philosophy*, vol. 34, n° 1-2: 143-160.
- YOUNG, Richard Fox (1981). *Resistant Hinduism: Sanskrit Sources on Anti-Christian Apologetics in Early Nineteenth-Century India*. Vienna, De Nobili Research Library.
- ZIMMERMANN, Francis (1981). «Les aspects médicaux du Yavanajātaka (traité sanskrit d’astrologie)». *Sudhoffs Archiv*, vol. 64, n° 3: 299-305.